

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Paris est inondé de violettes, il y en a sous toutes les portes, on les promène à pleines voitures dans les rues; leur doux parfum vous enveloppe, vous charme et vous captive. Aussi le passant, séduit, résiste-t-il rarement à la tentation d'en orner sa boutonnière, ou d'en emporter un bouquet pour faire quelque heureuse. Aucune fleur ne s'offre plus facilement que la violette et n'est reine avec plus de plaisir... don charmant et naïf tout à la fois, et qui n'engage personne.

Gentille violette aimée de toutes les femmes; fleur du logis, fleur des souvenirs et des morts regrettés; parfum délicieux dont on ne se lasse amais, qu'on voudrait partout avec soi... pour quoi faut-il que la froide politique te mêle à son existence ténébreuse? « Comment! dira celui-ci à la vue d'une boutonnière fleurie de violettes, comment! vous arborez les couleurs de l'empire? » Et l'interpellé, si la supposition lui est désagréable, lancera au loin les pauvres fleurettes, qui n'en pourront mais!

Pour Dieu, laissons donc aux fleurs leur sens naïf et n'en faisons pas un insigne de parti. Le temps des luttes de la rose blanche et de la rose rouge est loin, bien loin de nous, et puisqu'on a fait des révolutions pour abolir les préjugés, montrez-nous qu'on a réussi. Politiques qu'on a réussi. Politiques de plume et d'épée, abandonnez donc les fleurs aux femmes et choisissez d'autres mots d'ordre, d'autres signes de ralliement.

Parmi les fleurs que la mode a de tout temps patronnées le plus volontiers, il faut mettre en tête la rose et la violette, dont le succès ne s'est jamais affaibli. En dehors de ces deux espèces, la vogue s'est attachée tantôt aux reines-marguerites, tantôt aux marguerites des prés ou à d'autres fleurs des champs; hier, c'était au tour des œillets de l'emporter, mais aujourd'hui le genre veut que toutes les fleurs, les feuillages les plus divers et les fruits eux-mêmes soient réquisitionnés. Apprétons-nous donc à revoir, comme l'an dernier, des groseilles, des cerises, des mûres, des

fraises et du raisin, des nèfles mêmes, ailleurs que sur notre table.

A l'époque de l'année où nous sommes, les femmes sages — et il n'en manque pas — vivent du passé sans anticiper sur l'avenir. Personne n'achète rien pour le moment actuel, on finit tout ce qu'on a en fait de costumes et de chapeaux: les toilettes de second ordre descendent au troisième, tandis que celles de première ordre, ne pouvant déroger, subissent quelques modifications qui leur permettent de faire encore bonne figure. C'est de cette façon qu'une femme soigneuse montre son savoir-faire: prendre soin de ses effets dénote une bonne éducation, et toutes tiennent à prouver qu'elle l'ont reçue.

Mais, tout en restant dans ce *statu quo*, les femmes n'en observent pas moins le mouvement des modes, et elles préparent leurs plans pour l'avenir.

Nous avons déjà touché quelques mots des étoffes nouvelles dans notre dernière causerie; nous ajouterons, aujourd'hui, que les tissus à jour seront en vogue plus qu'en coutume. Dans ce genre, nous comprenons surtout les broderies anglaises, si bien imitées au métier et dont on fera de délicieuses tuniques juives polonaises, etc.; les batistes, les canevas, que l'on garnira d'entre-deux de dentelle de Mirecourt, avec mélange de plissés.

Les bandes de broderies anglaises continuent d'être à l'ordre du jour pour les costumes d'enfant, auxquels on ajoute une quantité de boutons boules en métal d'or ou d'argent.

Et puisque nous avons abordé la mode enfantine, ajoutons à cette occasion, que la robe à longue taille, de forme princesse ou *baby*, est celle la seule adoptée pour filles et garçons. Quant aux vêtements additionnels pour la sortie, on les fait pour eux très-longs et amples, suivant un peu le genre de ceux de leurs mamans.

L'habit, le véritable habit, la « queue de morue » traditionnelle, voilà une nouveauté à signaler dans l'habillement féminin. Cet habit, il est vrai, ne tient de l'habit masculin que par



P. N° 302. — CHAPEAU Girofle.

ses longs pans faisant suite au dos, par conséquent coupés de forme princesse; le devant est une cuirasse boutonnée, sans manches. Cet habit, qu'on nomme le *Clarkson*, se fait à volonté ou en sicilienne noire garnie de petites dentelles (il devient alors une confection de promenade), on bien en cachemire avec franges, ou en batiste écrue et dentelles assorties; ces derniers sont destinés à nous permettre de braver l'avenir de chaleur qu'on nous annonce. Sous l'habit en question, on mettra une robe princesse en faille, à laquelle il donnera un caractère très-particulier de simplicité.

La plume reparait à l'horizon comme garniture de costume, mais non plus frisée et rappelant le « coq en colère »; aujourd'hui, c'est une plume plate, gris naturel, ou la plume de pintade d'un aspect original, ou celle du paon avec ses reflets chatoyants. Il faut s'incliner puisque le genre le veut, mais nous avouons ne pas beaucoup aimer cette plume aplatie, dont les brins tombent tristement et semblent, pour ainsi dire, sortir d'un bain!

La vogue toujours croissante du soulier découvert, non moins que son élégance achevée même pour la rue, rend indispensable aux femmes qui l'adoptent régulièrement, de porter des bas irréprochables de finesse et d'élégance. En fil d'Ecosse de couleur, ils ne sont guère jolis que neufs; en soie de couleur, c'est extrêmement cher; aussi en est-on arrivé à porter le bas de soie noire, soit à jour, soit à coins brodés de soie de couleur assortie à la toilette.

Mary d'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 302.

CHAPEAU Giroflé. — Paille anglaise noire, avec fond mou en faille noire formant bavolet. Plume crème ornant le sommet et le côté, s'échappant d'un groupe de coques en faille crème. Bandeau de faille crème avec roses thé; bouclettes de ruban de même nuance, à longs bouts flottants derrière, et barbe en tulle et dentelle Colville.

G. N° 610.

ÉLÉGANTES TOILETTES DE RECEPTION. — 1. Costume de faille noire. — Jupon à traîne, entouré d'un volant formant trois rangs de coulisses, avec un plissé à la vieille à plis bouillonnés placé au-dessus. — Deux écharpes, garnies de franges postillon et drapées à plis remontants, forment le tablier et se fixent de côté sous la tunique. Celle-ci, très-longue, est garnie de franges semblables, et le haut, drapé sur les côtés, est resserré en dessous de façon à faire le pouff. — Cuirasse lacée derrière, avec nœud de ruban dans le haut. Le bas des manches, très-étroit, est orné d'un revers pointu, bordé d'un biais, avec nœud de ruban sur le dessus. — Lingerie ruchée, à bords festonnés, et jolie cravate de dentelle blanche.

2. Costume de faille crème et velours marron. — Jupon à traîne, garni devant de deux bandes de velours, et derrière d'un volant en faille et velours disposé comme celui de la poche et des manches. — Tunique montée à la ceinture derrière, indépendante devant où elle découvre le haut pour aller se perdre en biaisant sous la poche. Une frange magnifique en soie assortie entoure les bords de la tunique, avec une natte de soie qui forme la tête. La poche, en faille coulissée, est terminée par un petit volant de faille et velours, avec nœud de velours. — Cuirasse de velours boutonnée devant et manches de faille; le col et le volant du bas des manches sont établis en faille et velours. — Lingerie plissée et cravate de dentelle crème.

G. N° 612.

TOILETTES DE COMMUNIANTS — 1. Costume de jeune garçon: pantalon noir, gilet blanc montant, cravate blanche, et petite redingote. — Ce dernier vêtement convient surtout à un renouvelant.

2. Autre costume de communiant. — Pantalon blanc (le blanc n'est pas de rigueur) en satin anglais; gilet blanc, en fin piqué; cravate blanche et boutons de chemise en nacre blanche; veston en drap satin noir, ouvert devant, avec col rabattu et revers.

3. Costume pour fillette de 11 à 12 ans. — Robe à demi-traine, en belle mousseline des Indes, avec large ourlet dans le bas. Trois gros plis creux ornent le devant et le dos du corsage; collerette plissée dans le haut et cravate de faille blanche. Parement garni de petits plis au bas des manches. Ceinture de ruban nouée derrière. — Bonnet en tulle de soie, à fond mou, entouré de ruches en pareil; nœud de ruban derrière et brides devant. Long voile de mousseline semblable à celle de la robe, posé sur le devant du bonnet et couvrant toute la toilette.

4. Autre costume de communiant (celui-ci, un peu moins simple que le précédent, peut servir à une renouvelante). — Jupon à courte traîne, en bel organdi, garni de sept ou neuf petits plis. — Corsage rond, à plastron de petits plis devant, formés dans la largeur et encadrés par un biais remontant jusque derrière. Ruche en collerette dans le haut. Plusieurs petits plis terminent le bas des manches avec une ruche intérieure assortie. Ceinture de ruban nouée derrière. — Bonnet de tulle blanc tout coulissé et entouré de ruches garnies de petites bouclettes de ruban; brides assorties. Long voile d'organdi posé sur le bonnet de façon à pouvoir être baissé devant à volonté.

Beaucoup de personnes remplacent, pour les robes de premières communiantes, la poche ordinaire par une aumônière pendue à la taille sur le côté, ou par un sac tel que l'ancien « ridicule »; ce sac, qui se fait en soie couverte d'organdi, se ferme par une coulisse et se passe autour du poignet.

G. N° 615.

TOILETTES DE VISITE ET D'APPARTEMENT. — 1. Costume de cachemire bleu marine. — Jupon à courte traîne, entouré de deux volants plissés, surmontés d'un large coulissé. — Tablier garni d'un plissé souligné par un liséré crème, drapé et fixé derrière. Une tunique ornée de deux lisérés crème, très-courte sur les côtés et longue au milieu, recouvre, par de gracieuses ondulations, tout le derrière du jupon. Nœuds sur les côtés, qui se trouvent ainsi fixés sur le tablier. — Cuirasse, arrondie derrière, toute lisérée; poches carrées, également lisérées. Col rabattu, garni de même, avec nœuds de faille crème au bas de l'ouverture. Volant plissé au bas des manches, coupé par trois lisérés crème. — Lingerie ouverte, en toile et broderie anglaise.

2. Costume de faille noire. — Jupon à courte traîne, entouré d'un volant monté par groupes de quatre plis, soutenus à la tête par trois rangs de piqûres. — Tablier étroit, terminé par un plissé; deux pointes, boutonnées de chaque côté du tablier, sont drapées et fixées derrière; une tunique garnie de plusieurs volants plissés retombe derrière sur le jupon. — Cuirasse garnie d'un double liséré, fermée devant par des boutons au crochet. Un volant monté à gros plis, surmonté d'un plissé à la vieille, orne le bas de la manche; un bracelet en ruban est noué dessus. — Lingerie en toile et broderie anglaise. — Capote en paille anglaise. Passe diadème recouverte de faille bouton d'or; barbes en tulle crème nouées devant sur le dessus. Groupe de roses variées au milieu d'une touffe de plumes jaunâtres et d'un coquillé de dentelle qui retombe de chaque côté pour former le bavolet.

Description de la gravure colorée n° 1307.

TOILETTES DE DINER. — Costume en faille bleu pâle unie et lampas bleu sur blanc. — Jupon à traîne, entouré de volants plissés. — Polonaise en lampas, terminée par un plissé et un biais. Cette polonaise n'a qu'une seule côté qui forme traîne; l'autre, orné d'un tablier en faille, est drapé au milieu derrière et sur le côté devant. Une écharpe garnie de franges forme un revers qui entoure tout le corps de la polonaise et tombe en pointe derrière, en se fixant par un nœud sur le tablier. Le corsage, ouvert en carré devant, est encadré de plissés bleus. Manches Louis XV en faille, à revers mousquetaire et nœuds. — Ruche de dentelle au cou et autour des manches. — Plume ombrée bleue sur le sommet de la coiffure, fixée par un nœud, une fleur ou des diamants.

2. Costume en faille crème et faille groseille. — Jupon à traîne, genre manteau de cour. Le devant est garni d'un large coulissé groseille, surmontant en biais un volant plissé. Le reste du jupon est monté derrière à larges plis creux, avec des nœuds de faille groseille sur le milieu; les côtés, qui encadrent le devant, sont ornés, ainsi que la traîne, d'une bande de soie blanche brodée, maintenue par un biais groseille, et de dentelles d'Arkangel. — Corsage cuirasse en faille crème, ouverte en cœur devant, avec fichu intérieur en tulle blanc. Une bande brodée, posée comme celle du jupon, et une dentelle assortie encadrent tout le haut et le devant du corsage, faisant suite à la garniture du tablier. Dentelle en épaulette sur la manche et dans le bas de celle-ci, avec bracelet et nœud de faille groseille. — Oeilletons rouges au corsage et dans les cheveux.

PLANCHE G, N° 512. — DESCRIPTION, PAGE 134.



TOILETTES DE COMMUNIANTS.

LETTRES D'UNE DOUAIRIERE

Il vient de mourir un homme de naissance et de mérite, dont la mère fut une des plus brillantes étoiles de ce fameux congrès de Vienne, qui s'était réuni pour couper tout avenir à Napoléon I^{er}, quand celui-ci — tandis que les diplomates parlaient sur son sort — tomba comme une bombe à Paris, après s'être échappé de l'île d'Elbe où on le croyait rivié, sinon pour toujours, au moins pour longtemps.

Cette étoile était la princesse Bagration, grande dame s'il en fut, que la curiosité conduisit à Paris après le second retour des Bourbons, et qui ouvrit un salon qu'elle rendit très-brillant à l'aide de son immense fortune, et dans lequel elle déployait une grâce et une courtoisie des plus aimables pour faire les honneurs des Parisiens à ses compatriotes, et les honneurs de ses compatriotes aux Parisiens. Aussi tout le monde désirait-il être reçu dans ce charmant hôtel de la rue du *Mont-Blanc*, — c'est ainsi qu'on appelait alors la rue de la Chaussée-d'Antin, — où semblaient s'être réfugiées ces formes polies, cette aisance aristocratique de la cour de Marie-Antoinette, en un mot ces manières charmantes que la Révolution avait fait s'enfuir à tire d'aile.

La princesse était de son nom une Nariskin, famille qui tient de près à la maison impériale de Russie, puisque la mère de Pierre le Grand en descendait. Elle avait le type slave le plus pur, uni à une mollesse orientale et à la grâce andalouse; en un mot, elle avait été douée par la nature de la beauté russe dans toute sa perfection, et quand les Russes sont belles, elles n'ont pas d'égaux au monde. On comprend dès lors que tous les hommes d'une valeur quelconque dussent briguer l'honneur d'être présentés à la séduisante princesse, ce qui rendait ses réunions aussi nombreuses que choisies. Ajoutons que Mme Bagration menait un train princier et affectait un luxe sans pareil, suite des habitudes de sa maison, du reste. Car son père, grand chambellan de l'empereur Alexandre, était dépensier outre mesure, ce qui le réduisait toujours aux expédients malgré son immense fortune. Ainsi, on raconte sur lui une aventure assez curieuse.

Il avait reçu de l'empereur Alexandre la plaque de l'ordre de Saint-André en diamants superbes; mais, un jour, pressé d'argent et ne sachant de quel bois faire flèche, il mit en gage ce magnifique et honorifique joyau. Hélas! le temps marche bien vite pour tout le monde, surtout pour ceux qui le mènent à grandes guides... Et voilà que la fête de l'impératrice arrive au moment où le prince s'y attendait le moins.

Or, comme un Nariskin ne pouvait manquer de paraître à la cour en cette circonstance, — comme on ne paraît pas à la cour de Russie habillé en simple mortel et qu'il faut y porter les insignes de son grade et tout ce qui s'y rattache, — la croix de l'ordre de Saint-André devait briller de tout son éclat sur la poitrine du prince. Mais comment faire? Quel parti prendre?... La retirer de l'endroit où elle sert de gage est impossible à la bourse plate du malheureux grand-chambellan. Il faudrait donc pouvoir imiter ce bijou; mais, hélas! l'empereur est le seul qui en ait un absolument semblable...

Dans cette extrémité, Nariskin s'adresse au premier valet de chambre, gardien des ordres du czar; il prie, supplie, menace ledit valet, qu'il savait être amoureux d'une des dames de la princesse; enfin, il fait tant et si bien qu'il emporte triomphalement la croix impériale pour quelques heures, tandis que le pauvre valet de chambre, effrayé de l'action qu'il venait de commettre, court, tout contrit, avouer à son auguste maître la mauvaise action dont il avait eu la faiblesse de se rendre coupable.

Alexandre était très-bon: aussi non-seulement il pardonna au repentir du dépositaire infidèle, mais encore l'unique punition qu'il imposa au prince fut de braquer impitoyablement ses regards, accompagné du plus moqueur sourire, sur la croix qui avait été fort bien imitée et qui se permettait de briller comme si elle eût été véritable.

Du reste, le prince se cachait peu, même devant l'empereur, de l'amour qu'il portait à l'argent. Ainsi, au moment du congrès de Vienne, le czar, l'ayant envoyé pour le représenter, lui fit remettre 50,000 roubles en papier renfermés dans un agenda sur lequel étaient écrites des notes particulières. Quand il vint prendre congé:

— Avez-vous reçu le petit livre que je vous ai envoyé, mon cousin? lui demanda Alexandre.

— Oui, Sire, j'ai reçu le premier volume, fit le prince en s'inclinant.

— Ah! vous croyez donc qu'il y en aura un second? dit le czar avec un sourire.

— Je l'espère, s'il plaît à Votre Majesté, répond plus respectueusement encore le nouvel ambassadeur.

— J'entends!.. fit alors Alexandre en riant avec bonté; c'est une nouvelle édition que vous désirez, mon cousin, mais vous la voulez revue, corrigée et peut-être considérablement augmentée... Eh bien! j'en parlerai à l'éditeur...

Inutile de dire que cette seconde édition ne se fit point attendre.

Donc la princesse Bagration avait hérité de la nature pensive des Nariskin; mais elle avait hérité aussi de leur esprit. Ainsi, certain soir, elle sut se tirer avec une grande finesse d'un embarras que lui causait l'un de ces grands seigneurs dilettanti qu'il fallait ménager, et qui avait offert à la princesse de se faire entendre, chez elle, dans un concert qui devait être fort brillant et où il eût fait une véritable tache.

— Monsieur le duc, lui dit-elle gaiement, votre requête me rappelle un petit conte italien: « Gilles, invité à un concert chez Arlequin, accepte avec joie en disant qu'il apportera avec lui sa clarinette. — Je n'y vois nul inconvénient, répond aussitôt Arlequin, pourvu que tu n'en joues pas. »

Le duc se le tint pour dit et n'osa point boudier la princesse.

C'est le fils de cette femme charmante qui vient de mourir ce mois-ci. Il était gouverneur de la Finlande, et avait, dit-on, toutes les qualités aimables de sa race sans en avoir les défauts: aussi est-il très-regretté de tous ceux qui l'ont connu. Il avait fait plusieurs séjours à Paris, où il semblait beaucoup se plaire, et cela se comprend, car il était toujours accueilli avec un plaisir extrême.

Comtesse de BASSANVILLE.

AU JOUR LE JOUR

Voici, d'après la *Vie parisienne*, comment on use la vie à Paris:

Sortir par tous les temps.

Vivre toujours pressé, déjeuner en courant et dîner longuement.

Traverser tout Paris pour voir quelque chose et arriver à temps pour rencontrer qui vous plaît.

Dire des lieux communs, des banalités, ou se renvoyer la balle avec les gens d'esprit, les écouter et en tirer profit.

Donner un baiser sur un front, sur une joue, sur des lèvres, ou le refuser.

Cacher son cœur quand il bat, en faire parade quand il est gelé.

Venir pour consoler des malades, égayer ceux qui s'ennuient, porter un gâteau à un enfant.

Dire ce qu'on pense, se plaindre, se vanter et mentir en faveur de ses amis.

Rendre un service, deviner le chagrin des malheureux et avec les heureux être discret.

Se sentir léger, content et utile, laisser un bon souvenir et rapporter un peu d'amitié.

Où avoir dépensé tout son temps et n'avoir rien fait.

Etre ennuyé, se sentir dans le vide, seul, un peu fiévreux, ayant eu trop chaud ou trop froid.

Rester chez soi afin de vivre pour soi, se reprendre, écrire rassembler ses idées, se souvenir et aimer.

Dormir d'un sommeil agité, car la pensée reste éveillée.

Vivre double.

N'en pas mourir plus vite.

Rester jeune.

C'est ce que, pour notre part, nous appelons philosophiquement « user la vie, » mais il est juste d'ajouter que nombre de gens usent la leur beaucoup plus mal. Nous ne parlons pas de ceux qui abusent à la fois de leur existence et de celle des autres.

L. S.

DANIEL STERN

Mme la comtesse d'Agout, connue dans le monde des lettres et de la politique sous le nom de Daniel Stern, était une personne d'un rare mérite, et l'on nous saura gré de lui consacrer aujourd'hui le peu d'espace dont nous pouvons disposer. Fort aimée de tous ceux qui l'avaient approchée, elle avait su résoudre le problème assez délicat d'être un écrivain de talent sans cesser d'être une femme aimable. Aussi sa mort, que nous avons annoncée dans notre dernier numéro, ne pouvait-elle manquer de provoquer des regrets unanimes, de réveiller des souvenirs doux et délicats chez ceux qui ont connu Mme d'Agout.

Cette femme distinguée était la mère de deux autres femmes d'un mérite également incontestable. L'une, Mme la comtesse de Charnacé, avait hérité surtout des remarquables aptitudes littéraires et politiques de sa mère; l'autre, élevée par Liszt, joignait à une beauté touchante un talent artistique de musicienne hors ligne. Elle avait épousé M. Emile Ollivier, alors l'espoir de l'opposition républicaine; mais Mme Blandine Ollivier mourut, au bout de peu d'années de mariage, laissant dans un isolement où il s'est perdu l'orateur à qui la destinée la plus glorieuse semblait réservée.

Mme la comtesse d'Agout avait beaucoup écrit; la *Revue des Deux Mondes*, la *Revue indépendante*, la *Presse*, le *Temps*, l'avaient comptée parmi leurs collaborateurs. Dans ses nouvelles, dans ses romans, dans ses études sur l'art comme dans ses essais philosophiques, elle fit toujours preuve d'un talent sérieux et d'un esprit vraiment libéral. Mais son titre de gloire, son œuvre durable est son *Histoire de la Révolution de 1848*, la meilleure histoire qui ait encore été faite de cette époque. En lisant ces pages, on ne s'imaginerait pas qu'elles ont été écrites par une femme, tant il y a de force dans la pensée et de sobriété dans le style. Ajoutons que cette histoire est surtout intéressante par l'abondance de détails exacts sur des événements qui s'étaient accomplis sous les yeux de l'auteur, parfois dans son salon même, et par un grand nombre de portraits d'hommes éminents avec lesquels Mme d'Agout avait été liée par une intimité constante.

Un livre plus attrayant encore peut-être est le recueil de ses souvenirs de voyage en Italie. Il est juste de dire qu'elle con-

naissait parfaitement ce pays, qu'elle l'aimait, qu'elle en avait pénétré la nature, l'histoire et les mœurs. Dans cet ouvrage, les esprits curieux à la façon de Sainte-Beuve trouveront des pages d'un intérêt profond et qui leur feront vivement désirer de connaître les *Mémoires* inédits laissés par Mme d'Agout.

C. DE F.

THÉÂTRES

COMÉDIE-FRANÇAISE. — Le succès obtenu par le *Philosophe sans le savoir*, de Sedaine, a eu pour résultat la reprise du *Mariage de Victorine*, comédie en trois actes de Mme George Sand. Nous ne voulons pas rechercher les raisons pour lesquelles Mme Sand a cru devoir réaliser un mariage auquel n'avait point songé Sedaine; il nous suffit de constater que le charme du talent a su faire accepter ce qui semblait d'abord l'altération d'une figure adorable.

C'est le 26 novembre 1851 que le *Mariage de Victorine* fut donné au Gymnase, avec Mmes Rose-Chéri, Mélanie et Figeac, MM. Dupuis, Bressant, Geoffroy et Lafontaine pour interprètes. Aujourd'hui, l'œuvre de Mme Sand est délicieusement jouée par Mlle Baretta, MM. Barré, Maubant et Laroche.

PALAIS-ROYAL. — Les auteurs du *Procès Vauradieux*, MM. Delacour et Hennequin, n'ont pas été plus heureux avec leur comédie, *Poste restante*, que M. Emile Augier ne l'avait été avec le *Prix Martin*. Comme l'auteur de *Mme Caverlet*, ils ont échoué en voulant donner, au Palais-Royal, un pendant à leur grand succès du Vaudeville. Heureusement ils sont gens à prendre leur revanche!

CLUNY. — Ce théâtre vient de faire un effort sérieux et louable pour remonter la pente sur laquelle il s'est laissé dégringoler depuis quelque temps. Nous verrons bien si, M. Crisafulli et *Lord Harrington* aidant, il en vient à bout!

HOP-FRAG.

Tous les journaux ont raconté la terrible catastrophe dont les houillères de Saint-Etienne ont été le théâtre; tous ont dit comment un grand nombre d'ouvriers mineurs, qui travaillaient dans les galeries du puits Jabin, ont été asphyxiés et brûlés par suite d'une explosion de grisou.

Pour venir en aide aux familles atteintes par ce terrible sinistre, un nouveau journal littéraire, le *Scapin*, a publié un numéro exceptionnel, qui se trouve chez tous les libraires de Paris et des départements. Ce numéro se vend par exception 50 centimes, mais il vaut beaucoup plus que cela, à en juger par le sommaire où nous trouvons: — 1° des lettres-autographes de MM. Gambetta, Louis Blanc, Ordinaire, Théodore de Banville, Joséphin Soulay, etc.; — 2° une superbe photographie (carte-album) de Victor Hugo, qui vaut à elle seule 3 francs; — 3° des vers inédits de MM. Théodore de Banville, Etienne Carjat, André Gill, Lucien Rouland, Paul Arène, Robert Hyenne, Alexis Bouvier, etc.; — 4° des articles de MM. G. Puissant, G. Richardet, A. Fourès, etc.; — 5° l'autographie de la *Marseillaise* de Rouget de Lisle; — 6° enfin des dessins et croquis charmants de MM. Pépin, Bellot et Demare.

Nous ne pouvons qu'être heureux de nous associer à une bonne œuvre en recommandant particulièrement à ceux qui nous lisent le numéro exceptionnel du *Scapin*.

Ch. DAVID.

PLANCHE G. M. N° 615. — DESCRIPTION, PAGE 134.



TOILETTE D'APPARTEMENT. — COSTUME DE VISITE
Modèles des Grands magasins du Paradis des Dames (rue de Rivoli, 8 et 10).



Le Grand Impres des Modes, etc.

Jacques David

1307
M. Gombault & Fils Ed^{rs} Paris

LE MONITEUR DE LA MODE.

36, Rue de Richelieu, 92

*Croquettes de Pâtes de M^{lle} Maxie Bataillon, 2, Ulicie, 5 - Lait Antiseptique de Combes & Co
Couture - Régente de M^{me} de Vertus Sœurs, 2, Aubert, 12 - Eau Figaro, Boulevard Bonne-Nouvelle, 1.
Parfumerie Oriza de L. Legrand, 2, P. Bonori, 207.*

Entered at Stationers' Hall.

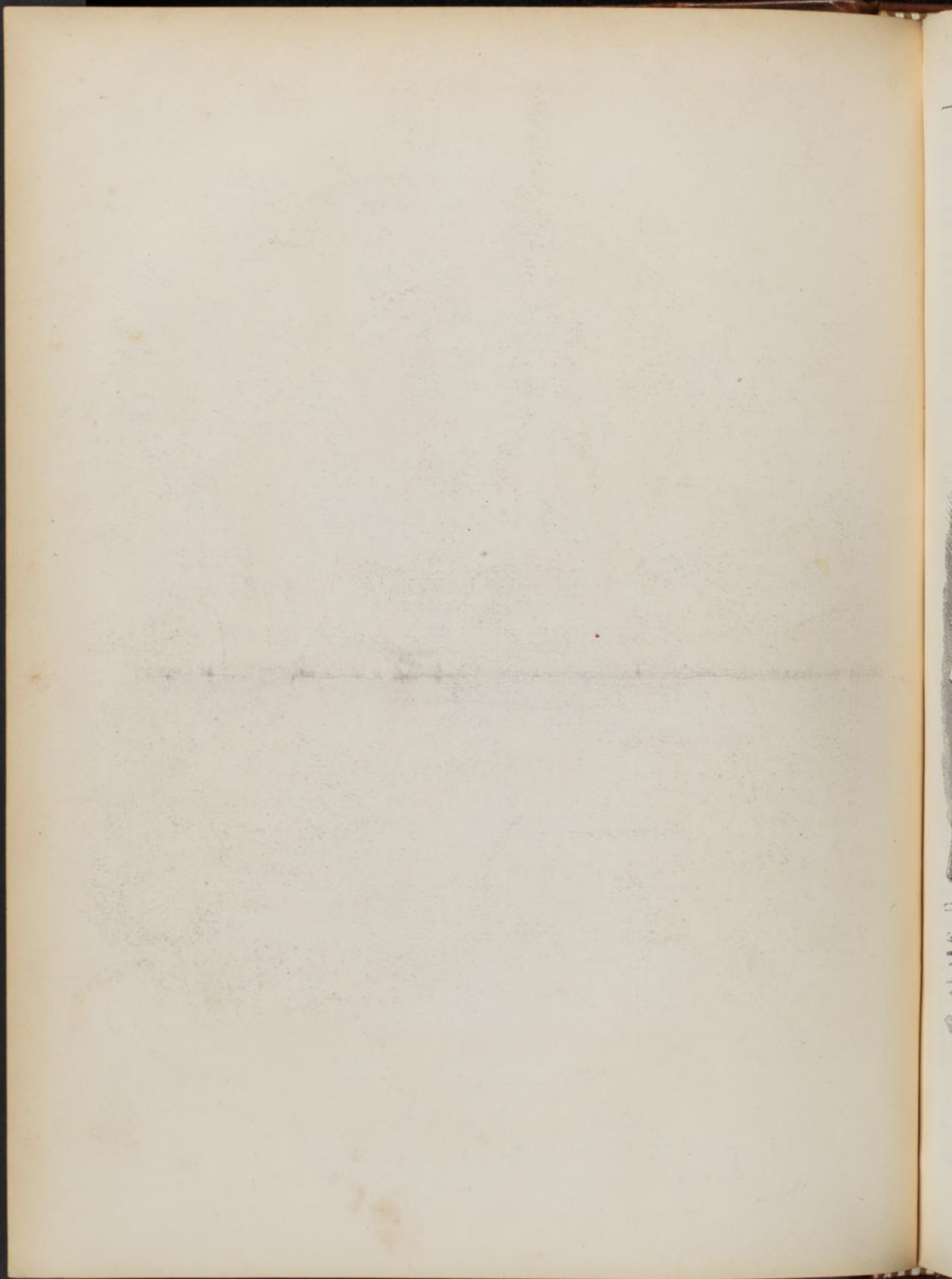


PLANCHE G. N° 610. — DESCRIPTION, PAGE 134.



TOILETTES DE RÉCEPTION
Modèles de Mme Morison (rue d'Antin, 14).

SOMBREKER

(NOUVELLE. — FIN.)

Toute une famille : quatre jeunes filles, le père, la mère, un fils et une servante, occupaient des places réservées. Ils s'em brassèrent les uns les autres sans oser se regarder, et se mirent à prier. Mais la prière n'était que sur les lèvres, et l'une des jeunes filles se releva pour se jeter en sanglotant dans les bras de sa mère.

— Je ne veux pas mourir, moi ! s'écria-t-elle d'un ton qui ne peut pas s'écrire.

Le plus grand nombre des voyageurs blasphémaient. Presque à tour de rôle, ils se penchaient en dehors du train, poussant des cris horribles, de ces cris qui fond froid dans les os de ceux qui les entendent et qu'on n'oublie plus jamais. Ils agitaient leurs mouchoirs du côté de la locomotive et tendaient leurs bras suppliants à tous ceux qui les regardaient passer. Les spectateurs, eux, croyaient à un cauchemar et suivaient d'un œil épouvanté le convoi-foudre jusqu'à ce qu'ils l'eussent perdu de vue, ce qui n'était pas long.

Dans un coupé, deux jeunes gens, mariés de la veille et qui fuyaient Paris pour aller passer le premier quartier de leur lune de miel en Italie, se souriaient en se racontant pour la centième fois les douces choses de l'amour. Emportés vers le but de leur voyage comme sur le dos d'une tourmente, ils se réjouissaient de pouvoir arriver plus vite. Ils se disaient tout bas les jolies choses qui font sourire la jeune épouse, se prenant les mains et se dérochant des baisers à bouche-que-veux-tu. On les eût bien étonnés en leur disant que la *Durance* avait pris le mors aux dents et que la mort, rôdant autour d'eux, les emporterait à un kilomètre de là, peut-être.

Les amoureux et les fous, c'est tout un. Sombreker et les deux mariés étaient les seuls qui fussent calmes en ce moment.

Dans toutes les gares, de Paris à Lyon, régnait un mouvement qui jetait les voyageurs dans la stupéfaction et apportait un grand trouble dans le service.

Le télégraphe ne cessait de signaler ce train fou, ordonnant de débarrasser la voie à quelque prix que ce fût. Tous les convois de n'importe quelle nature étaient arrêtés et ne repartaient pour leur destination qu'après le passage de la *Durance*. Toutes les cinq minutes on recevait à Paris des nouvelles.

On apprenait que Sombreker était toujours vivant, mais que la vitesse du train augmentait de seconde en seconde.

Le conseil d'administration, qui siégeait ce jour-là, ne voulut pas lever la séance avant de connaître le dénouement de cette lamentable histoire.

Pendant ce temps, quelques employés indiscrets se répandaient en ville et racontaient la folie de Sombreker en exagérant les faits, sous le prétexte toujours plausible que la compagnie cachait très-probablement la vérité.

Mais on arrivait à Dijon. Le chauffeur, qui avait eu pendant quinze minutes une peur indescriptible, s'était peu à peu remis. Dès que le danger fut devenu absolu, il recouvra toute sa présence d'esprit.

C'était un homme d'action. Aussi considéra-t-il comme un devoir suprême de sauver cette foule que la locomotive traînait après elle. D'abord, il avait essayé par tous les moyens possibles de calmer Sombreker. Après avoir sans succès flatté sa manie, il voulut lui persuader d'aller à l'avant du monstre, comme le jour où Léger sauva l'enfant de Brunoy, essayant de lui prouver que, de là, il saisirait bien mieux la volupté de cette course fulgurante. Mais le mécanicien refusa de quitter sa place.

Chaussang alors se jeta aux genoux du Breton, lui révéla, pour ainsi dire, de quel crime il se rendait coupable, lui parla d'honneur, de probité, des voyageurs, de Marie sa femme et de son fils Yvon. Par trois fois il répéta ce nom : Yvon ! Yvon ! Yvon ! Sombreker parut ébranlé un instant, mais ce ne fut qu'un éclair ; il remit du charbon dans le foyer. Le chauffeur pleura, supplia, baisa les mains de Léger et les inonda de ses larmes. Rien n'y fit.

Chaussang prit, en voyant cette obstination, une résolution désespérée. En ce moment, le train dépassait le disque qui précède la gare de Dijon. Une foule énorme, mise au fait par quelques bavards, était accourue de tous côtés.

Le train passa comme une étincelle électrique, mais un frisson saisit aux cheveux tous ces gens-là ; on eut le temps de distinguer sur la locomotive deux hommes qui se tenaient à bras-le-corps et qui, évidemment, voulaient se débarrasser l'un de l'autre.

Le chauffeur, las de prier, s'était relevé en furie. Il avait bondi sur Sombreker, et comme il était vigoureux autant que le Breton, il se disposa à le terrasser.

Ce fut une chose horrible que cette lutte sur cette machine, dans un espace de quatre pieds carrés, à quelques centimètres d'une fournaise et avec deux ouvertures par lesquelles le plus simple haut-le-corps pouvait jeter l'un des combattants, tous les deux peut-être, sur la voie.

La vitesse du convoi les rendait haletants, presque sans respiration ; ils s'attaquèrent. Sombreker plia du premier choc. D'abord il ne s'attendait pas à l'agression de Chaussang ; puis il était réellement moins fort que lui. Cependant il se défendit et lutta avec une rage incroyable. Sa folie était arrivée au dernier degré d'intensité ; elle décuplait ses forces et, pour lui, annihilait le danger. Il parvint à se dégager de l'étreinte.

Le chauffeur revint à la charge. Ils se saisirent de nouveau, se tâtèrent, cherchèrent le côté faible ; leurs muscles se tendirent. Sombreker mordit Chaussang à la lèvre. Ils tombèrent.

Et la rapidité du train augmentait toujours : il faisait maintenant trente-deux lieues à l'heure.

Couchés l'un sous l'autre, se roidissant et s'épuisant, Sombreker presque vaincu, ils se roulèrent dans la poussière de charbon, aveuglés par elle, presque rôtis par l'insupportable chaleur du foyer.

Le chauffeur n'y put plus tenir et lâcha prise. Il se releva furieux.

Léger fut debout aussitôt que lui, se tenant sur ses gardes, prêt à la riposte, son œil d'acier fixé sur les yeux de Chaussang.

Ce dernier était maintenant dans une colère terrible ; sans calculer, il saisit une pince en fer avec laquelle on tisonnait d'ordinaire et en porta un coup au mécanicien. Mais la fureur avait fait dévier le bras du chauffeur. Léger ne fut pas atteint.

Chaussang revint à la charge. Cette fois, son adversaire prévenu s'était armé de sa lourde pelle. Il para le second coup très-adroitement et riposta avec tant de bonheur que le malheureux ouvrier, atteint à la tête, tomba évanoui, le dos dans le charbon de terre.

Vainqueur, Sombreker dédaigna son ennemi abattu, remit du charbon encore une fois et fit pousser à sa locomotive des sifflements joyeux. Il sonnait son triomphe et celui de la *Durance*.

On doublait en ce moment la gare de Beaune.

Et dire que, depuis une heure et demie, cette épouvantable course durait, sans que le train eût rencontré un caillou, un grain de sable sur sa route pour le réduire en miettes !

Au bout de quelques minutes, Chaussang, dont la blessure

n'était heureusement pas grave, ouvrit les yeux et revint à lui. Son premier regard se porta machinalement sur Sombreker. Celui-ci, noirci par le charbon dans lequel il avait roulé pendant la lutte, était debout, les yeux démesurément agrandis, aspirant l'air qui lui fouettait la face sans en paraître incommodé, tendant les bras, comme dans une extase, à l'espace qu'il dévorait en mêlant aux sifflements continus de sa locomotive des cris d'encouragement et de triomphe.

— Hop! hop! en avant! hop! hop! hop! la *Durance*! Va toujours, ma belle. Bravo! Nous vaincrons l'électricité même. Hop! hop! encore plus vite! Nous serons les dieux de la vapeur. Va, ma fille, va, je t'aime!

Et trouvant sans doute, malgré tout, que son coursier n'allait pas assez rapidement, il choisit dans le tas un gros morceau de charbon de terre, lourd comme un pavé. Chaussang crut qu'il allait le jeter dans le foyer. Non, ce n'était plus cela qui pouvait redoubler la vitesse. Une terreur indicible s'empara du chauffeur lorsqu'il vit Léger briser la tige de la soupape de sûreté et placer son énorme poids de charbon sur celle-ci afin de donner plus de puissance aux atmosphères.

— C'est donc le diable! grommela Chaussang. Cette fois, c'est bien fini.

La machine allait sauter. Mais ne restait-il aucune espérance de dégriser cet aliéné?

— Peut-être! pensa tout à coup le chauffeur.

Se relevant alors doucement, il gagna l'arrière du tender sans éveiller l'attention du mécanicien, et là, prenant mille précautions, — sa vie à lui, dans ce moment, en valait cent autres, — il parvint à se tenir debout et à franchir d'un bond l'espace qui séparait la locomotive du fourgon aux bagages.

Une fois sur cette voiture, il s'accroupit et frappa du pied. Les employés qui se tiennent ordinairement dans ce fourgon ne devinèrent pas d'abord ce que ce pouvait être. Ils pensèrent que c'était le coup de grâce. On sait combien, dans ces circonstances où la terreur est à son comble, on sait combien le moindre bruit peut produire d'effet sur les imaginations affolées. Ils ne répondirent pas.

Chaussang se mit à plat ventre, et, s'accrochant du mieux qu'il put, avança la tête en dehors du toit, du côté où le fourgon s'ouvrait. Il appela. Le préposé aux bagages leva les yeux et reconnut le chauffeur. Il ne savait rien de la lutte qui venait d'avoir lieu. Il ne s'expliquait même pas cette fuite folle du train.

— Qu'est-ce donc, chauffeur, et où allons-nous?

— Sombreker, complètement fou, veut faire le tour du monde avec sa *Durance*.

— Vous êtes blessé?

— Ce n'est rien. Avez-vous par hasard, dans votre fourgon, une corde solide?

— Oui.

— Passez-la-moi.

Il tendit péniblement et prudemment la main, prit la corde qu'on lui offrit, l'enroula autour de son corps, et se mit à ramper vers la première voiture des voyageurs, où se trouvaient Marie et son fils.

Il parvint, grâce à son expérience et aussi grâce à un bonheur incroyable, il parvint à atteindre le toit du wagon. Puis, et voici où sa tentative paraissait folle et impraticable, il attachait solidement sa corde à la saillie produite par la cheminée de la lampe qui éclaire chaque compartiment, et, sans autre point d'appui que celui-là, il se laissa glisser le long du wagon, dont il put bientôt ouvrir la portière.

Marie et Yvon étaient là. Marie, tremblante, à genoux, serrant son fils dans ses bras, comprenant seule peut-être ce qui arrivait en ce moment, et devinant la cause des mystérieuses allures de son mari.

Chaussang la salua et lui dit :

— Madame, votre mari vient de perdre la tête...

Marie cacha sa figure dans ses mains.

— Je ne sais qu'un moyen, reprit Chaussang, de lui rendre raison, et par conséquent de le sauver, de sauver en même temps tous les voyageurs et les voitures que la locomotive entraîne, de vous sauver vous-même avec votre fils. Je viens de tenter, pour accomplir ce dernier effort, un voyage comme je ne veux plus en faire de ma vie. J'ai sacrifié mon existence. Il faut vous sacrifier aussi. Donnez-moi votre enfant.

— Mon enfant! s'écria la jeune femme, vous donner mon enfant! Jamais! Cet homme est fou, messieurs; lui donner mon enfant!

— Il le faut, reprit impérieusement le chauffeur.

— Qu'en voulez-vous faire?

— Nous n'avons pas de temps à perdre en bavardages. Votre enfant et vous, et tout le monde, ça ne sera qu'une chair à pâté dans une demi-heure, si vous ne voulez pas me le confier. Mourir pour mourir, ne vaut-il pas mieux tenter d'opérer, par sa vue inopinée sur l'esprit de son père, un effet qui lui fasse comprendre son crime et qui le ramène à la raison?

Marie, on le devine, Marie résista. Elle saisissait bien l'idée du chauffeur. Elle s'avouait même qu'il n'avait pas tort. Mais donner son enfant!

— Ne puis-je donc pas y aller à la place de mon fils? murmura-t-elle.

— Vous! répondit le chauffeur avec un haussement d'épaules. Je ne puis pas vous emporter dans mes bras comme cet enfant, Allons, viens, Yvon.

L'enfant se laissa prendre sans étonnement.

Marie alors se cramponna à son fils et ne voulut pas le lâcher. Une scène horrible commença. Le chauffeur tenait à son idée, et il s'exposait à d'assez graves dangers dans son voyage d'aller et de retour pour convaincre les plus entêtés qu'il la trouvait bonne. Il pria donc les trois ou quatre voyageurs placés dans ce compartiment de l'aider à arracher Yvon des bras de Marie, qui devenait lionne.

On sait trop ce que l'instinct de la conservation peut faire naître de férocité dans le cœur de l'homme. Sur un radeau de naufragés, chacun considère son voisin avec des yeux affamés et ne voit en lui, le plus souvent, qu'un aliment qui durera plus ou moins. Dans ce wagon, ces hommes, qui se sentaient à deux doigts de leur perte, virent une planche de salut dans cet enfant.

Brutalement, sans songer à complimenter le chauffeur sur l'excellence de son projet, sans dire s'ils le trouvaient bon, ils se jetèrent sur Marie comme des loups, et, avec cette puissance de muscles que donne quelquefois la peur, ils lui arrachèrent son enfant.

Elle cria, ou plutôt elle poussa un rugissement. Ah! bien oui! Est-ce qu'on entendait quelque chose au milieu de ce vacarme produit par la marche du train et les sifflements aigus que Léger tirait de sa machine? Marie fut terrassée, attachée pieds et mains avec des mouchoirs, reléguée dans un coin où un homme la maintenait encore.

Pendant ce temps, Yvon, suspendu par le corps, la corde lui passant sous les aisselles, fut laissé dans le wagon pour donner au chauffeur le loisir de remonter dessus sans embarras.

Une fois là, il attira l'enfant. Yvon ne pleurait pas. Ici l'entreprise du chauffeur devint impraticable. La colonne d'air offrait une telle résistance pour avancer dans la direction de la locomotive, qu'à peine si Chaussang pouvait se tenir à genoux.

Yvon avait été mis à plat ventre, toujours attaché à la corde que tenait le chauffeur.

Trois fois celui-ci essaya de passer du wagon sur le fourgon, trois fois il fut obligé d'y renoncer. Tout à coup il se laissa de

nouveau glisser sur le marche-pied et rentra dans le compartiment où était Marie.

— Mon fils ? s'écria anxieusement la pauvre femme.

Chaussang ne lui répondit même pas.

— Monsieur, dit-il à un voyageur, vous avez là, à côté de votre fusil, un bâton de houx qui sert de manche à un croc en fer. Prêtez-le moi.

— Le voici.

Il remonta alors sur le wagon, se pencha en avant et planta la pointe du croc de fer dans le bois du fourgon. En rampant, il atteignit le toit de cette voiture. De sa corde qu'il n'avait pas lâchée, il attira Yvon. Le bel enfant, sans peur, exécutait tout ce qu'on lui disait. Ses grands yeux verts prirent alors cet éclat aigu que Chaussang avait si souvent remarqué chez le père.

A ce moment on arrivait sur un pont. Le chauffeur vit un homme, — c'était l'un des conducteurs du train, — se dresser sur le dernier wagon, tête nue, les yeux hagards, les cheveux hérissés. Eperdu, et ne doutant pas, sans doute, que dans quelques minutes il ne resterait pas un seul être vivant de tous les voyageurs, il prit son élan, et, faisant trois ou quatre tours en l'air, tomba la tête la première dans le fleuve.

Dix barques se détachèrent de la rive. On le sauva. C'était peut-être le seul qui dût rester pour raconter les formidables impressions de ce voyage.

Un instant, le chauffeur regretta presque de n'avoir pas eu la même présence d'esprit. Mais cette idée passa dans sa tête comme un coup de vent, sans laisser de trace. Il s'était dévoué au salut de ses compagnons de route : il voulut aller jusqu'au bout.

Malgré le vent, Yvon et lui se trainèrent jusqu'au bout du fourgon, du côté de la machine. On ne peut pas décrire la rapidité avec laquelle tout cela s'engouffrait dans l'espace.

Pour passer du fourgon sur la machine, nouvelle difficulté. Un homme moins patient que le chauffeur en eût fini en se brisant le crâne sur la voie. Le croc ne pouvait mordre sur le fer du tender. Il fallut donc que Chaussang le plantât encore dans le toit du fourgon, mais sur le bord, et de telle façon que le manche pendit verticalement. De cette manière, il pouvait se laisser glisser, car il ne fallait plus songer à sauter sur le tender. Un chat eût été repoussé dans son élan par la colonne d'air.

Chaussang fut donc obligé de se laisser aller le long de son bâton de houx jusqu'aux tampons, sur l'un desquels il se tenait debout, prêt à monter enfin sur la locomotive, lorsqu'on entra dans un tunnel.

Malgré la vitesse du convoi, qui ne mit pas une minute à franchir cette obscurité, ce fut, je n'ai pas besoin de le dire, un horrible siècle de souffrance pour l'intrépide chauffeur.

Suspendu à son bâton, les pieds à peine appuyés sur une surface ronde à laquelle il n'osait se confier, n'y voyant pas, ne sachant ce que deviendrait Yvon, son seul espoir, pendant cette cruelle minute, se figurant à chaque bruit insolite que l'enfant était tombé, s'assurant qu'il tenait bien la corde et sentant le sang lui monter peu à peu à la tête et lui battre les tempes, il souffrit tellement que, lorsque, le jour revenu, il parvint enfin sur la *Durance* avec Yvon dans ses bras, Chaussang n'avait plus un seul cheveu noir : un homme de trente ans !

Mais ce n'était pas de cela qu'il pouvait s'apercevoir en un pareil moment. Il fallait agir et agir vite. Par un miracle, tout avait tenu bon jusque-là ; malheureusement, une seconde de retard pouvait être la mort.

Sombreker était toujours ivre. Que dis-je ? son ivresse augmentait avec la rapidité du train. Chaussang lui toucha brusquement l'épaule. Il se retourna, comme s'il eût été attaqué

encore ; mais au lieu d'un ennemi il entrevit son fils, Yvon, son enfant bien-aimé. Le rayonnement de ses yeux prit de l'intensité. Sa poitrine se souleva comme pour un sanglot. Était-il enfin désarmé ?

Tendant sa main au chauffeur, qui croyait avoir réussi, Sombreker lui dit :

— Merci, mon ami, vous ne pouviez pas me faire de plus grande joie !

Puis il prit Yvon dans ses bras, le baisa au front, et le mit debout sur la locomotive. Dans ses yeux, d'ailleurs, pas une émotion.

Il ne s'était pas aperçu de l'absence du chauffeur ; son enfant, survenant ainsi par un miracle qu'à coup sûr il ne s'expliquait pas, ne lui causa aucune surprise. Au contraire, on eût cru qu'il l'attendait pour le faire jouir du triomphe de la *Durance*.

On avait dépassé Tournus, puis Mâcon.

Chaussang s'arrachait les cheveux avec désespoir. Sa dernière espérance était envolée, son illusion suprême venait de s'évanouir. Sombreker n'avait pas été rappelé à la raison par la vue de son enfant.

Yvon, lui, digne fils de son père, souriait au milieu de cet ouragan, et, comme Léger, tendant son front aux fureurs du vent, interrogeait l'espace devant lui et frappait des mains en criant de plaisir.

C'était fini.

Le mécanicien rayonnait. On eût pensé que tout ce qu'il pouvait désirer au monde lui était survenu. Protégeant l'équilibre de son fils d'une main, il faisait de l'autre le nécessaire pour que la *Durance* ne se ralentit pas. Le charbon, presque épuisé, était toujours entassé dans le brasier. Chaussang, vaincu, s'assit en attendant la mort.

Qui dira l'angoisse des voyageurs du premier compartiment ? Ils savaient, ceux-là, qu'un effort suprême venait d'être tenté, et ils ignoraient si le chauffeur avait réussi à gagner la locomotive. Ils étaient en droit de tout supposer, jusqu'à la mort de Chaussang et d'Yvon, puisque le train ne s'arrêtait pas.

Qui dira surtout l'état de Marie ? A présent, elle luttait contre ses bourreaux pour ouvrir et sauter par la portière.

— Il m'a tué mon fils ! disait-elle. Je vous l'avais bien dit. Le convoi marche encore. Et nous sommes tous vivants ! vous des hommes, des lâches ! et moi, sa mère, moi misérable qui n'ai pas eu des bras d'acier pour le retenir sur mon cœur ! Quelle affreuse torture ! C'est dans ce tunnel qu'il l'aura laissé tomber, j'en suis sûre, pour se sauver lui-même, l'infâme !

Dans les autres wagons, la stupeur était toujours la même, mais elle n'avait pas augmenté. Un peu plus ou un peu moins de vitesse n'était guère sensible à ce degré-là. Quelques-uns même avaient commencé à concevoir des doutes sur la possibilité d'un accident, tant le cœur de l'homme est facile à l'espérance !

On se disait de temps en temps que, puisque cela durait depuis une heure ou deux sans qu'aucune catastrophe fût survenue, cela pouvait finir par un arrêt naturel de la locomotive, lorsqu'elle viendrait à manquer de charbon.

Il est bien entendu que c'étaient les plus braves qui raisonnaient ainsi, et cette vague lueur de salut n'apparaissait qu'à de rares intervalles à l'esprit des moins troublés.

La peur horrible, la peur livide régnait encore sur tous les wagons d'un bout à l'autre du convoi. Les amoureux, eux-mêmes, s'étaient réveillés de leur merveilleuse extase et tremblaient.

Heureusement pour eux, ils avaient la jeunesse et l'amour, ces deux forces qui vous font aller avec calme au-devant de la mort si l'on espère d'expirer entrelacés. Ce n'étaient point les plus malheureux.

Chez les trois pauvres femmes seules, un long évanouisse-

ment avait succédé aux attaques nerveuses. Plus d'un homme respirait des sels.

Tout à coup Marie s'élança vers un vasistas. Elle fut retenue à temps par sa robe. Mais, dans son élan, le corps à demi penché sur la voie, elle avait pu voir Léger tenant Yvon debout devant lui et elle avait poussé un cri de joie. Son fils était vivant.

Pour elle et en ce moment, c'était tout. Elle revint à sa place avec des larmes dans les yeux. Elle raconta ce qu'elle avait vu, ne se doutant pas, la malheureuse, que par son récit elle tuait cette dernière lueur d'espoir que pouvaient conserver encore ceux qui ne savaient rien de la lutte du chauffeur, de sa tentative désespérée et de son lamentable insuccès.

Aussi une terrible pensée surgit-elle dans l'esprit de l'un de ces voyageurs, celui qui possédait le fusil dont Chaussang avait parlé. Il se leva, prit son arme, y mit une cartouche, et quelques secondes après, le chauffeur entendit une balle siffler au-dessus de la locomotive.

On tirait sur Sombreker.

Mais Marie, cette fois, ne put être maîtrisée par personne. Elle avait deviné la pensée du chasseur : s'élançant vers cet homme qui se disposait à tirer un second coup sur le mécanicien, elle le saisit par le bras et le secoua avec une telle violence que son fusil lui échappa des mains et roula sous les wagons, où, par un bonheur providentiel, il tomba sans faire dérailler le train.

Chaussang, qui d'abord, ainsi que je l'ai dit, s'était assis résigné à mourir, Chaussang se révolta bientôt à l'idée de se laisser tuer ainsi sans se défendre.

Recommencer la lutte avec Sombreker, il n'y pensa pas : ce qu'il avait accompli pendant vingt minutes l'avait épuisé. Cependant il songea que s'il n'avait pu seul terrasser le mécanicien, il y parviendrait sûrement avec l'aide d'un et au besoin de deux hommes.

Des cris affreux vinrent interrompre ses combinaisons. A l'arrière du convoi, une des voitures dont les roues surmenées étaient depuis longtemps privées de graisse, une des voitures venait de s'enflammer.

Un Anglais, flegmatique, le seul des voyageurs qui n'eût pas encore poussé un « hélas ! » probablement par amour-propre national, avait le premier senti sous ses pieds le bois s'enflammer.

Il n'y eut pas de flegme possible devant ce nouvel incident ; il bondit, poussa un rugissement de terreur et ouvrit la portière, par laquelle il s'élança sur le marche-pied. Les autres voyageurs, aveuglés par la fumée, voulurent en faire autant ; et l'on vit pendant quelques minutes des grappes humaines suspendues au flanc de ce wagon enflammé, hésitant à se laisser tomber sur la voie et emplissant les airs des plus épouvantables cris de désespoir.

Chaussang s'aperçut de ce nouveau malheur et n'hésita plus. Il allait repartir pour chercher dans les wagons deux hommes déterminés qui l'aidassent à garotter le mécanicien. Mais au moment où il songeait à quitter le tender, un sifflement particulier de la *Durance*, une crépitation spéciale, vinrent faire tressaillir le chauffeur. Il était trop tard.

La catastrophe finale était proche. Tous ces gens qui criaient derrière lui allaient mourir cette fois, à moins qu'un miracle ne vint faire cesser cet horrible cauchemar. Chaussang essaya de reprendre son calme en se disant qu'après tout c'était son métier.

Mais son esprit ne voulut pas être tranquille.

En présence de cette mort certaine, il se révolta encore une fois. La sueur l'envahit dans tout son corps.

Voici ce qui arrivait : l'eau allait manquer à la chaudière. Si la machine avait subi un coup de feu quelque part, elle

devait éclater par là. Si l'on ajoutait de l'eau, l'explosion était encore plus certaine, parce que le liquide arrivant tout à coup sur les plaques rougies produirait une vapeur vingt fois plus considérable que ce que la chaudière en pouvait supporter.

Aussi, quelle que fût la force de la *Durance*, qui avait résisté pendant une heure à la destruction de la soupape de sûreté, elle devait infailliblement éclater.

Sous cette idée, aiguillonné par cette nouvelle terreur, Chaussang conçut un nouveau projet. Il avait senti que la locomotive ralentissait imperceptiblement sa vitesse, et que parfois c'étaient les wagons qui, lancés en avant, poussaient la machine. A l'aide de sa corde, il amarra solidement et avec des nœuds serrés le robinet du réservoir d'eau, que Sombreker, dans son enthousiasme, avait oublié d'ouvrir.

De cette façon, il faudrait au mécanicien le temps de dénouer cette corde, et dans cet intervalle, c'est-à-dire avant que l'explosion n'eût eu lieu, le chauffeur pourrait mettre à exécution sa nouvelle entreprise.

Une seule chose l'arrêtait. Laisserait-il l'enfant avec son père ou le prendrait-il avec lui ? Ce n'était pas le moment d'hésiter. Une seconde était sans prix. Il décida qu'il emmènerait l'enfant ; avec le reste de sa corde il se l'attacherait solidement au corps.

Le chauffeur se leva. La crépitation dont j'ai parlé venait d'attirer l'attention de Sombreker. Il était temps. Le robinet était enveloppé de cordes ; à chaque tour un nœud.

— De l'eau ! de l'eau ! s'écria Léger.

Chaussang prit l'enfant sans répondre et le serra sur sa poitrine en l'assujettissant avec sa corde.

— De l'eau, misérable ! de l'eau ! nous allons nous arrêter ! hurlait Sombreker.

Et il se précipita sur le robinet. Si le mécanicien avait le temps de l'ouvrir avant que Chaussang eût exécuté son projet, c'en était fait. Heureusement les nœuds du chauffeur étaient solides. Léger s'éteignit en efforts impuissants.

Cependant le chauffeur, l'enfant suspendu à son cou, sauta à l'arrière du tender. Il saisit le bâton de houx dont le croc était resté fixé dans le bois du fourgon. Après quelques hésitations, il parvint à s'accroupir sur un des tampons. Mais ce n'était pas assez. Il ne put commencer sa besogne. En s'abandonnant à la grâce de Dieu, il lâcha son bâton de houx, se mit à califourchon sur le tampon, et là, la sueur au front, les lèvres contractées par un rictus épouvantables, à demi entraîné dans l'abîme par le poids de cet enfant qu'il avait voulu sauver, les yeux agrandis par la peur d'arriver trop tard ou de tomber sous le train, il essaya de décrocher la locomotive.

En ce même moment l'incendie du wagon prenait des proportions sinistres. Les clameurs des malheureux qui se pressaient les uns contre les autres, les cris des autres voyageurs qui hurlaient instinctivement et comme pour augmenter la confusion, tout cela était bien, avec les autres scènes propres à chaque compartiment, le plus lugubre spectacle qu'on puisse voir.

Mais à ces clameurs désespérées, un autre cri répondit tout à coup, cri de triomphe, de joie et de salut.

Chaussang avait réussi !

La locomotive essoufflée ayant elle-même été poussée par le train, le chauffeur avait pu dévisser le lien et détacher les chaînes.

Il était maintenant debout sur le tampon, cramponné d'une main à son bâton de houx, de l'autre soutenant l'enfant de Sombreker. La locomotive, dégagée du poids du train, avait pris un nouvel élan et filait avec la vitesse d'une balle.

Les wagons, par suite de la vitesse acquise, roulèrent longtemps encore, mais en abandonnant bientôt cette rapidité vertigineuse. Les serre-freins, qui virent partir la machine en avant, serrèrent les roues avec fureur, et quelques instants après, tout le monde était à terre.

Un seul homme ne quittait pas sa place. C'était Chaussang. Il regardait la *Durance*, qui était déjà à huit cent mètres. Des ongles et des dents, Léger avait fini par dégager le robinet des cordes qui l'enlaçaient. On entendit comme une décharge d'artillerie. On vit des débris s'élever vers le ciel. La *Durance* avait volé en éclats, et le mécanicien Sombreker venait de sauter avec elle en poussant des cris de victoire.

Camille DEBANS.

Description du patron découpé.

Annexe des éditions n° 2 et n° 3.

CORSAJE-CONFECTION. — Ce modèle se porte ajusté, à basques courtes derrière et devant, et à longues basques sur le côté. Il peut servir de deux manières différentes : en corsage-cuirasse pour costume de ville, et comme confection de demi-saison en cachemire noir, avec garniture de galons et de nœuds papillon. La manche est à coude, garnie d'un volant plissé et d'un nœud.

Notre patron se compose des quatre pièces suivantes :

1° Devant. — 2° Petit côté. — 3° Dos. — 4° Manche.

(Voir pour ce modèle la gravure DG. n° 609, figure 5, qu'on trouvera dans notre prochain numéro à la page 151.)

REVUE DES MAGASINS

La mode nous prépare de ravissantes broderies pour la saison prochaine ; outre que c'est une élégance qu'on ne saurait trop approuver, c'est en même temps une industrie qu'il faut encourager : les femmes qui sont forcées de travailler en ont si peu de lucratives !

La maison GESSAT ET AUBRY, où nous avons vu des merveilles en ce genre, nous a dit combien ses ouvrières étaient occupées, et à quel point ses commandes importantes se multipliaient. Nous avons vu tous les genres : broderies en bandes pour volants et entre-deux, ou faites sur le linge confectionné lui-même (draps, taies d'oreiller, chemises, pantalons, jupons) ; des mouchoirs brodés, à vignettes mignonnes, chiffres enlacés ou petits « tableaux de genre » exécutés au point d'armes ou aux plumetis, en cordonnets, plumes, etc., de véritables chefs-d'œuvre par la façon artistique dont ils sont travaillés ; enfin des parures en batiste, avec des broderies tellement fines qu'il faut une loupe pour distinguer les différentes sortes de points.

À côté de ce vaste domaine, qui comporte le linge sérieux et la lingerie fine, Mme Gessat, avec l'habileté d'une femme d'intelligence et de goût, exploite, sur une assez vaste échelle, le costume proprement dit, en ce qui concerne la broderie. Ainsi que nous l'avons déjà expliqué à nos lectrices, ce genre de broderie ne comprend pas seulement les tissus de fil et de coton, toiles, batistes, percales et nansoucks ; Mme GESSAT l'applique à toutes les étoffes de velours, de soie ou de laine. Elle s'est attaché une coupeuse émérite, et les toilettes qu'elle fait faire sont empreintes d'un véritable caractère d'élégance. Nous entendons par ce genre la robe princesse, la tunique juive, la polonaise, la cuirasse, la matinée pour femme ou enfant. Les dessins de la maison Gessat et Aubry sont absolument inédits et constituent en même temps une propriété exclusive qui n'appartient qu'à eux.

Nous engageons nos lectrices parisiennes à visiter les magasins de cette maison (rue Saint-Honoré, 332) : elles auront plaisir à constater que nous n'avons rien exagéré.

— À la fin d'une saison, au commencement d'une autre, il fait bon avoir à sa portée une couturière intelligente, experte dans son genre et prompt à livrer le travail, car ce n'est pas une petite affaire que de renouveler, au gré de la mode, tous les vêtements qu'on a coutume de porter.

Mlle Marie BATAILLON est presque une amie pour ses clientes, qui s'adressent à elle en toute confiance, préférant lui laisser le soin et du tissu à employer et du genre de la toilette à faire. Extrêmement discrète, elle n'induit jamais personne en dépense exagérée, et elle sait trouver ce qui convient le mieux à l'âge et à la position de chaque personne.

Vent-on un costume simple ? Mlle Bataillon en trouve juste la mesure, mais non sans ajouter une certaine pointe d'originalité (le cachet particulier de son talent). — Est-ce, au contraire, une toilette habillée qu'on désire ? Ici encore l'intelligence de l'artiste se révèle : tissus de velours ou

de soie sont taillés, drapés, arrangés et garnis avec une élégance sans pareille et la femme la plus difficile a lieu d'être satisfaite.

Nous avons eu l'occasion de voir chez Mlle Bataillon (rue Thérèse, 5) quelques nouveaux échantillons de son savoir-faire : des robes princesse, d'une coupe et d'une grâce achevées ; de gentils habits *Muscadins*, pour réunions élégantes ; enfin, de bons costumes de ville, très-bien compris, polonaise et pardessus garnis de franges postillon, d'un goût de bonne compagnie et comme les femmes simples aiment à les porter.

— Peut-être nous saura-t-on gré de donner ici un nouvel aperçu des noms et prix des jupons, tournures et corsets les plus demandés de la maison DE PLUMENT. La mode, sous ce rapport a de si nombreuses exigences aujourd'hui !

Le jupon *Zanzibar*, pour robes à traîne, un beau tissu blanc, ayant 1 m. 10 à 1 m. 15 ; prix : 30 fr.

Le jupon *Marie-Antoinette*, riche modèle, garni de volants et de dentelle, excellent pour faire valoir une robe à grande traîne, ayant de 1 m. 15 à 1 m. 20 de longueur ; prix : 35 fr.

La jupe *Alice*, pour robe de ville, avec un seul volant, ayant de 0,90 à 95 cent. de hauteur ; prix : 15 fr. en blanc et 20 fr. en rouge.

La tournure *Jeanne d'Arc*, avec deux volants ; 18 fr. en blanc, 25 fr. en rouge.

La petite tournure *Postillon*, à un seul volant ; 6 fr. en blanc, 7 fr. en rouge.

Le corset-cage modifié, allongé, rebaleiné, vaut 18 fr. ; si l'on veut rejoindre la ceinture *Jeanne d'Arc*, il coûte 25 fr.

Le corset *Sultane*, avec toutes ses nouvelles qualités : 30 fr. ; et 35 fr., avec la ceinture *Jeanne d'Arc*.

Rappelons à nos lectrices le *lacet hygiénique*, dû aux recherches de l'infatigable M. de Plument. Ce lacet de corset, en caoutchouc rond, recouvert de ciré blanche, est inappréciable par le temps qui court ; avec lui, on peut se serrer sans aucun risque, car, sa qualité étant de se prêter à la pression, le corps n'est jamais gêné : les voies respiratoires dilatent ou resserrent naturellement le cordon. Moyennant 3 fr. adressés à M. de Plument (rue Vivienne, 33), on reçoit *franco* ce gentil lacet soigneusement enveloppé dans un petit carton, portant la marque de la maison.

SPÉCIALITÉS

Le *Lait antéphélique* de CANDÈS est une eau de toilette incomparable, et, en dépit de toutes les compositions qui surgissent chaque jour de par le monde pour l'entretien et la beauté de la peau, aucune ne saura le remplacer.

Le *Lait antéphélique* de Candès est un remède infailible contre les défauts naturels ou accidentels de la peau : boutons rouges, taches de son, marque de grossesse, qu'il atténue et fait disparaître. Cette eau est également parfaite pour les soins journaliers de la toilette ; versée dans l'eau ordinaire, elle est employée de la même façon que celle-ci. Nous connaissons des femmes âgées dont le teint frais est admirable et qui ne possèdent pas d'autre secret, pour arriver à ce résultat, que d'employer le *Lait antéphélique* matin et soir.

Cet excellent produit peut être expédié en tous lieux, sur demande affranchie adressée à M. Candès (boulevard Saint-Denis, 26)

M. d'A.

SOMMAIRE DU 3^e N° DE MARS 1876.

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par Mme Mary D'AUBERVILLE. — Lettres d'une Douairière, par Mme de BASSANVILLE. — Au jour le jour, par L. S. — Daniel Stern, par C. de F. — Théâtres, par HOP-FROG. — *Le Scapin*, par Ch. D. — *Sombreker*, nouvelle, par M. Camille DEBANS. — Description de patron. — Revue des magasins, spécialités, et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure n° 1307, dessin de M. Jules DAVID : toilettes de dîner ou de théâtre. — Patron découpé d'après la gravure D G. n° 600, fig. 5 (annexe spéciale aux éditions n° 2 et 3) : corsage-confection.

Dans le texte : P. n° 302, dessin de M. E. PRÉVAL : chapeau *Giroflé*. — G. n° 610, dessin de M. E. PRÉVAL : toilettes de réception. — G. n° 612, dessin de M. E. THIRION : toilettes de communiantes. — G. n° 615, dessin de M. E. THIRION : toilette d'appartement et costume de visite.

ROUVENAT (✱) & CH. LOURDEL, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.